



Jean-Pierre Urban

PIERRE MERTENS

LE SIÈCLE POUR

MÉMOIRE

Biographie

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Jean-Pierre Orban

PIERRE MERTENS
Le siècle pour mémoire

Biographie

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

EXTRAIT

LE MIRADOR (PROLOGUE)

La montée en ascenseur semble ne jamais finir. La machine est lente. Et onze étages, ce n'est pas rien. En bas, dans le hall d'entrée, j'ai appuyé sur le bouton de la sonnette dans la liste des noms. En haut, celui de « Pierre Mertens » y est gravé comme prêt à résister au temps : il s'y est confronté près de quatre-vingts ans durant. Dessous, le nom d'une de ses anciennes compagnes est effacé. L'intime se mêle aux postures publiques.

Je pousse la porte de l'ascenseur. Face à moi, une porte est grand ouverte et attend que je la passe. On en oublie une autre porte fermée à droite sur le palier, celle des voisins. Comme si l'écrivain occupait toute la surface de l'étage, perché dans le ciel, juché au-dessus de la ville de Bruxelles que l'appartement domine. On en oublie aussi qu'on n'est pas encore au sommet de l'immeuble : un douzième étage l'occupe. Qui en est l'habitant ? Je ne le saurai jamais. Y en a-t-il seulement un ou l'étage ultime est-il en attente de Pierre Mertens ? « J'ai grimpé les échelons... », dit-il, lui qui a habité à des étages inférieurs de l'immeuble et de l'édifice voisin et identique.

Une vague de lumière m'envahit, venue de la porte-fenêtre qui longe tout le salon. Appelons la pièce ainsi. Toute trace de salle à manger a disparu. Toute trace de quoi que ce soit sauf de livres. Ils s'accumulent partout : le long des murs, sur les tables, au sol, sur les chaises. Dans le canapé : chaque année, la fille de l'écrivain, venue des États-Unis, le range et y dégage au moins une place assise. En vain. La place est vite reprise par les ouvrages ou les journaux, autre addiction de Mertens, avec les disques. Pour s'asseoir, il faut se contenter d'une seule chaise disponible, devant la minus-

cule table, plus petite qu'une table de bridge, offerte jadis par une compagne et devenue son dernier bureau.

La table-bureau est collée à la porte-fenêtre et à la lumière. Debout à côté, Mertens patiente. Comme à chaque fois, après être allé ouvrir la porte de son appartement, il est revenu à sa table de travail comme un animal dans sa tanière. En fait d'animal, Pierre Mertens a plutôt l'allure d'un lion, qui n'a pas de tanière mais règne sur son territoire. Au temps de sa jeunesse, sa chevelure épaisse, flamboyante contribuait à la ressemblance, posée sur un corps plutôt ramassé mais droit et fier, un cou tendu, une tête dressée et un regard qui, tout en séduisant, n'imaginait sans doute pas ne pas en imposer. Aujourd'hui, chez l'homme de soixante-dix-huit ans, septante-huit ans à Bruxelles, la chevelure est plus maigre mais toujours aussi sauvage. Combattante. Orgueilleuse.

Le poids des ans, d'une vie menée souvent sans modération et des maladies accumulées ont forgé le corps et modifié sa démarche. Celui qu'une de ses interlocutrices-critiques appelait en 1989 « l'arpenteur¹ » parce qu'il parcourait le monde et, tout en conversant, marchait de long en large, d'un pas rapide, dans les pièces où il vivait, se déplace désormais peu et chemine à petits pas serrés et hésitants chez lui, à l'aide d'une canne ou d'une béquille à l'extérieur, l'autre main appuyée souvent sur un bras bienveillant. Mais la voix, si elle a moins de superbe que dans les années de jeunesse et de maturité, est toujours fluide, alerte, assurée, impertinente, parfois traversée de cette violence qui accompagne souterrainement l'homme depuis sa naissance.

— « Comment vas-tu ? »

Le sourire est là. L'affection aussi qui alterne souvent avec l'inquiétude ou les récriminations. Mertens attend avec désir, curiosité et angoisse l'ouvrage que je prépare*. Lui qui est si méfiant envers les biographies s'impatiente de voir paraître sa propre biographie.

* Tout au long de l'écriture de cet ouvrage, Pierre Mertens n'en a rien lu. Un extrait lui a été présenté en novembre 2017 sous forme d'un article paru en mars 2018 dans la revue en ligne *Continents manuscrits* (www.journals.openedition.org). L'auteur du présent ouvrage assume la responsabilité de sa recherche et de son point de vue, l'éditeur la publication du résultat.

Sept ans que j'ai pris contact avec lui. Incidemment. Dans le cadre d'une recherche menée au sein de l'Institut des textes et manuscrits modernes, à Paris, sur les interférences éditoriales dans le processus créatif de l'œuvre. Je lui ai écrit pour recueillir son témoignage. Sans doute un prétexte pour approcher le personnage, entrer en contact avec lui, faire un pas vers son intimité. Avant cela, je n'avais été en relation personnelle avec lui qu'une seule fois. Mais l'écrivain avait compté pour moi. J'étais entré dans son œuvre par *Les Bons Offices*. Ou plutôt, *Les Bons Offices* étaient entrés en moi à leur lecture. Une irruption du monde et de son histoire dans le cadre parfois trop étroit de la Belgique. J'accomplissais mon service militaire dans une banlieue de la capitale belge, enfilant les jours de garde et d'alerte, fusil semi-automatique à portée de main, dans une base aérienne administrative ouverte à tous vents, sans avion ni menace contre elle. Le roman de Pierre Mertens me parlait du Moyen-Orient, de la guerre des Six Jours, du conflit israélo-palestinien, des enjeux de la planète. Il m'apportait ce qu'à mes yeux, la Belgique ne m'offrait pas et auquel j'estimais appartenir par mes racines et mon histoire personnelle depuis l'enfance : le monde étranger, au-delà des frontières.

Après *Les Bons Offices*, Pierre Mertens est devenu peu à peu une personnalité incontournable par ses prises de position sur le terrain politique, social, culturel au-delà du champ littéraire et de ses propres interrogations sur l'engagement de l'écrivain. Du concept téméraire de « belgitude » à la défense des revendications palestiniennes, du soutien à Pierre Goldman en France à celui apporté à l'avocat belge Michel Graindorge, de sa mise en cause du ministre de l'Intérieur lors du drame au stade du Heysel à la défense de sa libre expression dans le procès intenté contre lui par la veuve du roi Léopold III et leur fils, les interventions dans les journaux, à la radio, à la télévision se sont succédé avec un retentissement que leur donnait sa réputation littéraire en Belgique et en France. Il était, surtout depuis la mort de Conrad Detrez, le plus connu des écrivains belges francophones vivants. Et cette position, il l'exploitait pour s'affirmer comme intellectuel avec droit, et même devoir

de parole sur la place publique. Ramenée à une échelle belge, une sorte de Sartre, Mauriac, Camus, ou, plus tard Bernard-Henri Lévy.

Or ce qui est coutumier en France l'est ou l'était moins en Belgique. Un artiste, un écrivain est respecté pour son art ou son écriture. Son domaine s'y limite. En sortir pour prendre position dans des débats qui ne relèvent pas de son art autrement que par l'ironie est considéré comme la posture d'un impertinent – au sens propre – et d'un prétentieux et, à ce titre, agace ou irrite. Pas de BHL en Belgique. Les tartes à la crème l'attendent. Pourtant, contre vents et marées, au risque d'hérissier les poils qu'il ne caresse pas dans le bon sens, de soulever les réticences et les rejets, Pierre Mertens a poursuivi. Il ne s'est même jamais arrêté, variant parfois, épousant des virages de plus en plus secs jusqu'à renier certaines de ses positions anciennes, mais toujours contre. Contre une certaine majorité, contre les courants dominants, ferme au moins dans sa volonté d'interpeller, de secouer. Et sans jamais quitter, sauf une fois pour une année sabbatique, la Belgique qui ne l'a jamais pourtant assez reconnu à ses yeux et que, hormis Baudelaire, il a été un des écrivains à fustiger le plus durement :

[...] ce pays de fausse truculence et de mystère truqué, de baroque faisandé, de gothique bourgeois, ce pays de traîne-la-mort, de chiens de garde, de gardiens de chenil et de promeneurs de clébard, de marchands de sacoches et d'apparatchiks culturels, de téléspectateurs flaccides et de lecteurs de gazettes locales (car il n'y en a pas d'autres), ce pays d'illettrés arrogants, d'ignorants satisfaits et de rêveurs aux semelles de plomb, de baise-petit, de pyromanes mouillés, de champions de ski sur surface plate et de vulcanologues pour cratères éteints².

En 1994, j'avais personnellement quitté la Belgique – où j'avais toujours habité sauf durant une enfance en Afrique – pour Londres, puis la France, en coupant mes liens institutionnels avec mon pays de naissance. Au milieu des années 2000, j'avais repris mes contacts artistiques avec la Belgique, notamment pour une

* Les citations de textes de fiction – publiés ou inédits – de Pierre Mertens sont présentées en italiques pour les distinguer de ses autres écrits ou propos.

adaptation théâtrale qui mettait en cause le roi Léopold II et sa politique coloniale³. Un sujet mertensien. D'autres collaborations théâtrales, d'autres échanges littéraires allaient suivre. Tout en demeurant à l'étranger, je revenais peu à peu au pays.

En février 2010, de Paris où j'habitais désormais, j'allais revoir cet homme qui avait marqué ma vie en Belgique et incarnait l'ambivalence de sentiments que l'on peut avoir à l'égard de ce pays, sinon l'ambivalence du pays lui-même, au moins double. Oui, j'accomplissais une sorte de retour au pays, à sa richesse et à sa singularité, notamment artistique, qui offre un point de vue unique, irremplaçable sur lui-même et les autres. À son mal de vivre aussi.

J'y allais, sans me l'exprimer aussi clairement, vers celui qui, mieux que tout autre du côté francophone, présentait cette articulation particulière entre une petite terre qui peine à se revendiquer comme une nation et le monde, entre le local et l'universel. Un homme qui avait certes beaucoup voyagé, mais avait, pour l'essentiel, observé et interrogé l'Histoire à partir d'un périmètre étroit, et depuis plus de trente ans du haut de cet appartement au onzième étage d'un immeuble de Watermael-Boitsfort, une des communes de la périphérie de la ville, derrière cette large porte-fenêtre où il se tenait debout et ramassé à la fois, en pleine lumière et, face à moi, à contre-jour. Un homme face au monde extérieur et face au siècle qui avait changé dix ans plus tôt...

1.
D'ANVERS À BRUXELLES,
L'HISTOIRE PAR EFFRACTION

Anvers. La famille maternelle y habite. Le grand-père, Augustin – Augustinus dans son acte de naissance – Josephus Ficq, né en 1884, est d'origine hollandaise. Ses deux parents sont nés à Rotterdam et ont émigré à Anvers, où il est né. Il adorait la mer, raconte aujourd'hui Mertens, mais n'avait pas le pied marin. Avait la nausée sur l'eau. À défaut de naviguer, il devient avocat maritime. Et en 1920, il est nommé administrateur délégué de la Sonatra (Société nationale des transports) en charge de la navigation fluviale au Congo. Ce n'est pas la mer, mais un fleuve tout de même. Et pas n'importe lequel : celui qui serpente à travers toute la colonie belge vers laquelle les navires partent à rythme continu depuis le port d'Anvers.

Juriste, Augustin Ficq doit pourtant avoir une âme d'ingénieur, car il se passionne pour l'équipement. Il remplace les roues à pales articulées des moteurs par des roues à pales fixes, intervient dans l'amélioration de la combustion des machines à vapeur, choisit ce qui sera pendant des années la règle sur le réseau fluvial congolais, à savoir le remorquage des barges en flèche comme cela se faisait par exemple sur le Rhin. Tout cela, il le fait depuis la métropole. En chambre, pourrait-on dire. Sans voyager ou peu, toujours en avion, jamais en bateau. Sur le terrain, un directeur s'occupe de l'opérationnel. Puis, après la gestion des transports fluviaux, Ficq revient au juridique, aux problèmes d'assurances maritimes, avant d'être nommé directeur de l'Agence maritime internationale et de siéger dans maints conseils d'administration et commissions. Toujours en métropole.

À quarante-six ans, peut-être pensera-t-il enfin venue l'heure de larguer les amarres, de surmonter son mal de mer, de se mêler aux vents de l'océan et de mettre pied sur une terre, l'Afrique, qu'il ne connaît qu'en pensée ou lors de séjours passagers dont il ramène des statuettes ou des chicottes comme la preuve de son existence. Nous sommes en mai 1940. Augustin – ou sa femme Ernestine, selon les récits ou écrits de Mertens – décide de fuir l'ennemi qui vient d'envahir la Belgique et de se mêler au grand exode vers le sud. À Bordeaux, la famille sera logée sur le *Baudouinville*. Cela semble logique : le navire appartient à la Compagnie maritime belge du Congo. Le bâtiment porte le nom du prince héritier de Belgique, quitte Anvers le lendemain de l'entrée des Allemands dans le pays, arrive à Bordeaux en juin et est réquisitionné par la France qui s'en sent le droit après la capitulation belge. Les membres de l'équipe gouvernementale belge qui ont aussi rejoint le Sud-Ouest y sont installés. Pierrot – comme le surnomment sa famille et ses futurs amis proches – a huit mois. Sa mère lui racontera plus tard qu'il passe des genoux d'un ministre à l'autre. Y compris – et pourquoi pas, puisqu'il était présent, comme ses mémoires l'attestent⁵ ? – Paul-Henri Spaak, ancien et futur Premier ministre de la Belgique, ministre des Affaires étrangères à l'époque, qui réapparaîtra plus tard dans le parcours de Mertens.

Le *Baudouinville* a l'habitude de relier la Belgique à sa colonie. Il ne le fera cependant pas cette fois et plus jamais. L'estuaire de la Gironde est tenu par un sous-marin ennemi. Le navire anversois ne prendra pas le large. Peu de temps après, il sera capturé par les Allemands qui l'amarreront à Nantes avant de le saborder et de l'incendier en août 1944. Deux autres *Baudouinville* prendront successivement la relève sous la colonie, mais sans jamais embarquer les Ficq ou leur descendance.

Cet épisode du navire belge qui ne quitte pas les quais bordelais, Mertens le relatera dans les deux romans qui évoquent le plus son enfance, *L'Inde ou l'Amérique* en 1969 et *Une paix royale* en 1995.

Comme Augustin Ficq, Mertens et ses doubles romanesques n'ont pas le pied marin. Parfois, ils finissent par traverser des lacs,

celui du Bois de la Cambre à Bruxelles avec une amante, le Léman, le Côme, le Tanganyika. Parfois, ils descendent des fleuves, le Nil comme Pierre Raymond dans *Une paix royale*. Souvent ils observent la mer, s'y confrontent, mais ne s'y avancent pas. « *Aucun signe d'eau*⁶ », dit le narrateur d'*Une paix royale* à propos de sa carte astrologique.

Un marron, grain de sable

Alors, quand on n'a pas le pied marin, on se replie à l'intérieur des terres. Tout le monde semble avoir compris cela, tôt ou tard, autour de Pierre Mertens. Chacun suit le mouvement. Dès la naissance du personnage central de l'histoire, appelé à devenir le narrateur de l'œuvre : l'auteur.

« On revenait d'Anvers* », dit Mertens en parlant des heures qui ont précédé sa naissance. Comme s'il était déjà là, acteur à part entière, personnage actif de son roman-vie, au même titre que ses géniteurs, Adrienne, sa mère, et Guy, son père. De la même manière que plus tôt, quand je lui demande où habitaient ses parents au moment de sa naissance, il répond : « À Bruxelles, mais on passe beaucoup de temps, à cette époque, à Anvers ». « On y allait tous les week-ends et parfois la semaine. »

Retour à la capitale, un dimanche soir... « *Un peu avant minuit, [...] dans les premiers faubourgs de la capitale* », « un marron a éclaté sur le pare-brise » de la « *traction avant* », une « *Juvaquatre*⁷ » « *que pilotait* », « que conduisait » « *mon père*⁸ ».

Chez Mertens, on parle et on écrit ainsi : de façon entremêlée. Le récit biographique parlé, recueilli lors de nos entretiens se noue, mots enlacés aux mots, au texte romanesque en italiques et on ne sait déjà plus, dès cette naissance, quels mots sont ceux de la réalité et quels sont ceux de la fiction. « Ma mère a été saisie. Nous n'avons pas pu atteindre l'hôpital prévu. » « *Elle en profita pour abrégé la lourde procédure de la gésine.* » Comme si elle le jetait, cet enfant. « Et j'ai dû naître à l'Hôpital français de Koekelberg. »

* Sauf mention contraire, les propos de Pierre Mertens sont tous extraits de nos entretiens.

En réalité, au-delà de Koekelberg, dans le nord-ouest de la capitale bruxelloise, dans la commune de Berchem-Sainte-Agathe. « Pas mal de semaines avant terme. » « *Deux mois.* » « J'ai été mis en couveuse alors que la guerre était à nos portes. » « Cela commenç[ait] mal », conclut Mertens.

Pierre Mertens est né le 9 octobre 1939. Cette date, il l'évoque souvent. Il en a cherché, c'est évident, le sens, le croisement avec l'Histoire. Et la signification a dû lui tomber dessus un jour, comme le marron sur le pare-brise de la Juvaquatre. Elle a surgi de la biographie de Hitler par Joachim Fest⁹ : le 9 octobre n'était pas un jour ordinaire, mais celui où le Führer avait signé sa sixième directive de guerre, celle qui ordonnait la préparation du *Fall Gelb*. En français : du « cas » ou « plan » jaune qui consisterait à envahir la Belgique et les Pays-Bas, de manière à y attirer les Alliés et les prendre en faucille par le sud.

Oui, cela commençait mal, de fait.

Ou bien, c'est selon. Car tout est là pour préfigurer un récit que Mertens passera ensuite sa vie à déployer, affiner, consolider. Tout y est ou tout y est mis par l'auteur-narrateur qui semble déjà assis dans la « traction avant » dès avant sa naissance : le drame de son pays, la rencontre avec l'Histoire, la place au centre du pays, dans la capitale, l'expulsion prématurée de l'enfant par la mère avec laquelle il ne cessera d'entretenir un contentieux affectif.

Mertens le dit dans nos entretiens : « J'ai tout trouvé dans mon berceau ». Y compris la langue française que semble convoquer le nom de l'hôpital où il naît, dans une commune pourtant assez flamande. Aujourd'hui, l'établissement n'existe plus sous ce nom d' « Hôpital français ». Allégorie de la désagrégation linguistique de la Belgique, sa faillite a été prononcée en 2008.

Oui, cela commençait mal. Un peu trop tôt. Ou juste à temps.

« J'aurais pu naître à Anvers », dit Mertens. Et il ajoute étrangement : « Mais le marron n'aurait sans doute pas éclaté ».

Le marron, grain de sable, celui qui fait les histoires.

Bruxelles, au centre des terres et du jeu

Ce sera donc Bruxelles. Mertens y demeurera toute sa vie, hormis une année à Berlin, ses missions et voyages à l'étranger, les étés et autres vacances dans la maison de sa mère – devenue ensuite la sienne – en Provence. Cela fait de Mertens un Bruxellois et, même dans un petit pays morcelé comme la Belgique, cela a son importance. Parce que précisément, la nation est éclatée, avec une tendance centrifuge à l'opposé de la centralisation française. Sans même tenir compte de la division linguistique entre Flamands et francophones, les tensions existent, comme dans tout pays, entre la capitale et la province, en l'occurrence pour les francophones entre Bruxelles et la Wallonie et à l'intérieur de cette dernière, les fiefs existent qui ont chacun leur histoire culturelle, sociale et politique. On ne mentionnera ici que la singularité revendiquée par Liège, ancienne principauté indépendante et de tout temps plus francophile que les autres agglomérations francophones belges. La position bruxelloise de Mertens dont les affinités ne penchent pas immodérément vers la Wallonie aura plus tard et à plusieurs reprises un impact, que ce soit dans la définition du concept de « belgitude » ou dans l'affaire d'*Une paix royale* qui le verra affronter à la fois la famille royale belge et les critiques d'un mouvement wallon aux courants antiroyalistes, séparatistes et parfois anti-bruxellois.

À Bruxelles, Mertens se situe au centre du pays, dans sa capitale, et, refusant à plusieurs reprises de « rallier » la France et de s'installer à Paris, il entend sans doute, à défaut, se placer au centre du jeu, littéraire et culturel. Et le dominer comme il surplombe son territoire du haut de son « mirador ».

Ce territoire semble d'ailleurs exercer une attraction, sinon un magnétisme sur les proches de Mertens, comme si tous s'y rassemblaient pour entrer un jour dans la fiction de Pierre. Effet de perspective induit à la fin du processus, bien sûr, mais qui ne manque pas d'impressionner.

Ainsi, après la Deuxième Guerre mondiale, sans doute à la retraite, Augustin Ficq et sa femme Ernestine quittent leur maison

de l'avenue Quentin Metsys en plein cœur de la ville d'Anvers. En flamand : Antwerpen. Et Quentin Metsijslei pour le nom de l'avenue. Mais les Ficq, ces Ficq-là, ne parlent pas néerlandais entre eux. C'est vrai d'Ernestine, la grand-mère : elle est née en 1886 à Brasmenil, un village agricole accolé à la petite ville de Peruwelz dans le Hainaut wallon. Ce l'est aussi de ses filles, Andrée, l'aînée, et Adrienne, la mère de Pierre, née en 1914. C'est plus étonnant de la part du grand-père d'origine hollandaise. Mais c'est une tradition qui a duré longtemps dans la bourgeoisie anversoise. « Le flamand est une langue qu'on ne parle qu'à la femme de ménage ou aux ouvriers », affirmait Ficq. « Il m'interdisait de le parler », raconte Mertens. « Ce n'était pas une langue, disait-il. »

Les grands-parents laissent donc une langue qu'ils méprisent, la terre de cette non-langue et quelques frères et sœurs que le futur écrivain Mertens verra de moins en moins. « Fernande, Alice », égrène celui-ci comme on effeuille un arbre généalogique. Plus tard, il précisera que le mari de « Tante Andrée » commerçait avec Franco, le caudillo d'Espagne. De quoi faire souffler un peu le vent de l'Histoire dans ce marigot familial.

Augustin et Ernestine quittent ce qu'on appelait en Belgique « la métropole » en raison de son importance économique pour rejoindre la capitale davantage administrative et s'installent à proximité de leur fille Adrienne qui a déménagé avant eux à Bruxelles et épousé un Bruxellois : ce sera à moins de cinq cents mètres à vol d'oiseau de la future tour-mirador de l'écrivain. Au 13, avenue Delleur, pour être précis.

[...]

TABLE DES MATIÈRES

Le mirador (<i>Prologue</i>)	7
I. LE « CONTÉ »	
1. D'Anvers à Bruxelles, l'Histoire par effraction	17
Un marron, grain de sable	19
Bruxelles, au centre des terres et du jeu	21
Les grands-mères, piliers et gardes-frontières du « conté »	23
2. La guerre : le silence de la mère	25
Solbosch, sale boche	26
Un square et un bol	28
La guerre, préhistoire avant la mémoire	30
Mentir parce qu'il le faut	31
Éventer les secrets	32
Le silence de la mère	33
À la fois cache clandestine et logement de la Feldgendarmerie	35
3. À force de cacher des Juifs : le « faux père »	39
Une relation (trop) romanesque	43
Enfant-homme, demi-frère, faux père	46
Trop chaud, trop froid, l'homme de feu et de glace	48
Comment ne pas désirer être juif ?	49
La trilogie et le « coming out »	52
Une annonce nécrologique	53
Le désir de judéité	55
De Maurice Blanchot à Marguerite Duras, d'autres exemples	58
Une déflagration	60
Adrienne Ficq, de libraire à femme de science	62
« Ne pas oublier de nourrir le chat »	67
4. Au(x) nom(s) du père	71
Une famille bourgeoise. Catholique. De droite	71
Rachel et sa « roulotte »	73

Un père inapte au malheur	75
Du journalisme démocrate-chrétien à la résistance	79
Les homes d'enfants « que les parents cachaient »	81
La planque de la vallée du Sanson	82
Guy Mertens et pseudonymes	84
Pourquoi pas ?	85
Passage de témoins entre père et fils	86
La bibliothèque du père	89
L'École Hamaïde, école privée et alternative	90
Athénée d'Etterbeek	92
Avocat du diable, y compris contre le diable	93
5. Kafka, le tortillard de banlieue et la sortie de Fort-Chabrol	96
Solbosh-Rixensart, premier pas vers l'extérieur	97
Devenu écrivain dans un train entre Genval et Bruxelles	98
« La vaisselle », journal lycéen	100
Maquereau, politicien ou écrivain ?	101
Premier prix et première aventure	102
Cahiers d'adolescent	104
Expo 58, Brésil et manuscrit matriciel	104
Les Heures claires	107
Passage en « Romane »	109
Les raisons du droit	110

II. « QU'EST-CE QUE LE MONDE ? »

1. Mariage et Ligue : des offices protestants aux bons offices	117
Mariage et enfants	117
Une épouse pasteur	122
Claude, auteur littéraire avant Pierre	124
La première nouvelle (en pièces détachées) de Pierre Mertens	125
Communauté d'intérêts et milieu social favorable	127
Roxane à Newry et Belfast, Claude en Irlande du Nord	129
Sing Sing, Marcinelle et Budapest	131
Le Centre de droit international	134
Premier livre (de géopolitique) et premiers articles juridiques	136
Professeur et témoin	138
La Ligue belge de défense des droits de l'Homme et l'Association belge des juristes démocrates	139
Le procès « Auschwitz » de Francfort	141

Un <i>Choix de Sophie</i> congolais	145
Biafra, génocide	148
La Grèce des colonels	150
2. Guerre des Six Jours, mission double et triple attitude	153
Double mission ou mission double	153
À travers tout le Proche-Orient	156
« Entre le kibboutznik et le villageois syrien, nous nous efforçons de ne pas choisir »	157
Parti pro-israélien, revenu pro-palestinien : un choix public	158
Le comité Israël-Palestine	160
« Un racisme anti-palestinien aussi véhément que l'antisémitisme génocidaire »	161
Le dilemme romanesque	165
3. L'engagement littéraire	167
Khader, de Naïm à Léïlah	168
Une passion grecque	169
Tous bourreaux, tous coupables	171
Repli éthique et littéraire	173
Mertens contre Sartre : l'engagement littéraire	174
Mertens, politique ? La justice comme justesse	177
4. (Ap)paraître : <i>J'ai écrit, cela a été publié, j'ai vécu</i>	182
La Fleur en Papier Doré	183
Paul Perrey, Jean Cayrol et la revue <i>Écrire</i>	184
Le Grand Béguinage, Simon Leys et un phalanstère bruxellois	186
« Une leçon particulière », de Cayrol à Nyssen	187
Mertens dans le « pigeonnier » de Cayrol	188
Un long processus. Au bout, le prix Rossel	190
Détour par la Suisse : Vladimir Dimitrijevic	191
Monique Dorsel et le Théâtre-Poème, domicile littéraire	191
« Ce quasi-inconnu [...] est un écrivain d'œuvre »	193
L'Imprescriptibilité des crimes de guerre et contre l'humanité	194
Entre l'écriture et la vie, le livre	195

III. MAL-ÊTRE BELGE OU NE PAS ÊTRE

1. « Pquoi la B ? Pquoi pas la B ? »	199
Retour au point d'ancrage	200
« L'Autre Belgique » manifeste d'une génération	201

France-Belgique, période centrifuge...	202
... centripète...	203
... et bâtarde !	205
De Senghor à Javeau, en passant par Brel : la belgitude	206
« Intellectuel belge, un oxymore »	208
De la difficulté d'être belge	209
Un choc et une libération	211
Le vent se lève ! Il faut tenter d'être belge !	212
Un mégot du monde, fumé jusqu'au bout	213
Et voilà... Pourquoi je ne suis pas (encore) devenu français	215
La belgitude, sujet de débats...	216
...et de désaccords belges	217
Conrad Detrez, une histoire belge (puis française)	219
Pour en finir avec la belgitude	222
2. « Mon Pierrot Mertens »	226
Claude Durand, éditeur...	227
...et ami	229
Retour au Seuil : Denis Roche et Fiction & Cie	230
3. Santiago à Bruxelles	233
Kissinger, Beppino et la prison de Tres Álamos	233
Aviez-vous des raisons particulières de choisir la Belgique ?	235
Place de Brouckère, la révolution mondiale	236
Françoise Lalande, à commencer par son numéro de téléphone	238
Sirtaki puis ponchos...	239
L'Amérique latine, continent littéraire	241
Cortázar, le plus grand	242
« Le plus belge de mes romans »	243
4. <i>La Voix de ma maîtresse</i> et les maîtres de la voix	245
Jumeaux	246
Entre articles et nouvelles, l'Iran	249
Éperdument jaloux de la musique	250
Rencontre(s) avec Philippe Boesmans	252
Jeanne d'Arc et Gilles de Rais, un vieux projet	253
Le dernier opéra de cet « art bourgeois décadent »	254
« Nous allons vous concocter un petit calendrier »	255
Première création de Gérard Mortier	256
Le plus grand pédophile de l'histoire	257

Un livret (trop) porteur d'idées	259
Une genèse douloureuse, des stigmates dans l'équipe	260
5. Un roman inachevé	263
Un manuscrit enfoui	265
Un inventaire des thèmes de Mertens	267
Et pourtant tout est différent	268
J'ai voulu être sourd	268
6. Jeux érotiques et fictions en miroir	271
Un couple en péril	272
Figures de gladiateurs et joutes fantasmées	273
« Le marivaudage me fait suer ! »	276
Noire fin	278
Vivre et écrire avec un écrivain	279
Se réapproprié le récit	281
Duel de mots	284
Reconstruire sur un champ de ruines	285

IV. L'EXIL, L'ENVOL ET (À NOUVEAU) LE ROYAUME

1. Berlin, l'exil enfin, dans le Saint des saints	289
Un projet Nicolas de Staël	289
« Le jour où je me suis dit que je devenais vieux... »	292
Storkwinkelstrasse 12	293
Médecin militaire à Bruxelles	294
Une adhésion au parti nazi	295
Cours d'allemand et séances d'autopsie	297
Un petit écart vers la fiction ?	298
Une réplique du « conté »	299
Sartre, Aragon, Pasolini : traquer les erreurs	301
Une incompréhension côté allemand	303
Comme le malade cohabite avec son cancer	304
Berlin, Saint des saints	305
Échange d'identités	307
« Le roman a tout mangé »	308
Un nouveau poste à Bruxelles	309
Fin de séjour et d'écriture	311
L'Allemagne chevillée au corps	311
Voyage à Auschwitz	313

2. Les années fastes : le professeur de littérature et l'écrivain nobélisable	315
Télescopage avec l'affaire Heidegger	316
Un livre majuscule	317
Directeur du Centre de sociologie de la littérature	319
Des polaroids où « nous [ne] figurons [pas] ensemble »	320
Parcours d'une femme aux racines variées	321
Chapeau de paille, salopette à fleurs...	323
Lettres clandestines	325
Déménagement(s)	327
Années épanouies et paternité empruntée	328
Académies	329
Fauteuil numéro six	330
Réception de Simon Leys	331
Plumes et scalpels	332
Uwe Johnson et l'expérience de l'alcool	334
Voir simple, pas double	335
Un contrat au sujet et au genre inconnus	337
Chute d'un bel amour	338
Une possible « nobélisation »	339
3. Le roi, la loi, et moi	342
Une chute sur deux rois et un Mont-Blanc comme preuve	342
Eddy Merckx et Rik Van Looy, rois de la petite reine	345
Un projet d'opéra	347
Lilian Baels, une affaire royale	348
Un portrait empathique de Léopold III	350
Le « discours antidémocrate de Pierre Mertens »	351
Crime de lèse-majesté : la plainte de la princesse Lilian	354
Les mots pour qu'elle le dise	357
<i>Le Soir</i> vs <i>La Libre Belgique</i>	358
Impact sur les ventes : elles s'envolent	360
Premier acte : condamnation à 1 franc, livre non saisi	361
Deuxième acte : suppression de deux passages	362
Réactions à la « censure »	365
Troisième acte : attaque sur le fond (et la mémoire de Léopold III)	366
De Georges Kiejman à J.-C. Zylberstein et Alain Berenboom	368
Fin de la pièce : un jugement mitigé	370
Quand les personnages se rebiffent (ou pas)	371

Les limites du processus de « Möbius »	373
Première rencontre avec la princesse Lilian	374
Les archives d'Argenteuil et les charmes réciproques	376
Sept autres entretiens, selon la Princesse, sans ombre au tableau, dit l'écrivain	378
Malentendu sur le genre	380
La disgrâce princière	381
Michel Leiris, Jean Rouch et une liaison royale	384
Une décision précipitée	386
Un procès qui aura marqué le livre et l'auteur	388
Auteur, œuvre et personnes privées : un triangle aigu	389

V. LE NOUVEAU SIÈCLE

1. <i>Perasma</i> , passage, <i>trespassing</i>	395
Faire chanter le corps	396
Au diable, l'Inde !	398
Chant d'amour, chant funèbre	399
Un long manuscrit long à écrire	400
Baroque, incongru, roman d'écorché	403
Un miroir où l'on craint de se voir	403
2. 2001-2009 : chronique d'un temps oublié	405
Fiction en sourdine	406
Contrepieds, contrechamps, Toussaint-Mertens	406
La violence de l'amnésie	407
De Genet à Dieudonné, la dénonciation de l'antisémitisme	409
Bart De Wever, « leader résolument négationniste »	411
« Je suis Bart De Wever. [...] Avant cela, j'étais historien. »	412
Polémique autour de l'affaire	414
« Nous sommes tous des Pierre Mertens »	416
Quatre ans pour décider de la prescription du délit	417
Homme lesbien	418
Marie Trintignant, Véronique Piroton	420
Fin de « Contrechamps », tensions et chute	423
3. Israël-Palestine : allers-retours	425
La guerre des Six jours, victoire trompeuse	425
Néo-fascisme de Dayan et hystérie antipalestinienne	426
Repentirs antiterroristes	427
Incompréhension autour de Mertens	429

« Juste ciel, cher Pierre... » : polémique Mertens-Spitaels	430
Au secours d'Israël	433
Refus du manichéisme	434
C'est l'histoire qui a changé	436
L'exemple de Nathan Weinstock	437
Changement du monde, changement de générations :	
de la Ligue à la Ligue	439
« Ces frileuses personnes [...] dans la peau de collaborateurs »	440
Passage de témoin	441
Professeur, élèves et langage	443
4. La femme, le romancier et Dieu	445
Le ver dans le fruit	446
Une relation et un roman médicaux	448
Un peintre qui perd la vue	450
Une relation livresque, partie d'un arrêt sur image(s)	451
Muriel ou le temps d'un retour	453
Entrée en librairie	455
Pierre dans un monastère. « Attention à ce que vous dites ! »	456
Dieu, si cela se trouve	457
5. Le coût d'une vie et d'une œuvre	460
« Très tôt la maladie... »	462
Le salut par la maladie	463
Que coûte une œuvre ?	466
...Et à qui ?	467
Auteur de ses enfants	468
L'oreille absolue	471
Le dernier mot (<i>Épilogue</i>)	475
Une quête inachevée ou suspendue	477
« Ne plus y penser »	480
Notes	483
Bibliographie de Pierre Mertens	523
Index	525
Remerciements	532

PIERRE MERTENS

LE SIÈCLE POUR MÉMOIRE

OCTOBRE 2018

Né en 1939, Pierre Mertens est un des écrivains majeurs de la Francophonie et de la littérature française. Par l'ampleur de son œuvre couronnée de nombreux prix, dont le Médicis en 1987 pour *Les Éblouissements*, et plusieurs fois nobélisable, il est sans doute le plus grand écrivain belge vivant.

Mais il est avant tout un témoin de son temps. Comme observateur judiciaire international et défenseur des droits de l'Homme, il a été sur la plupart des fronts de la deuxième moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle : Europe de l'Est, Amérique latine, Moyen-Orient.

Pierre Mertens, Le Siècle pour mémoire raconte sa vie privée et publique et se lit comme un roman à rebondissements, depuis l'engagement de ses parents dans la Résistance jusqu'à ses procès avec la famille royale belge et avec le leader politique flamand Bart De Wever. Antisémitisme, islamisme, féminisme, rien de ce qui importe sur la scène historique européenne et mondiale n'échappe à son attention ni à sa verve.

Fondée sur sept ans de recherches, ainsi que de nombreux entretiens avec Pierre Mertens et près de quatre-vingt témoins, cette biographie entrelace constamment l'Histoire extérieure et l'histoire personnelle de l'écrivain. Le portrait sensible mais sans concession que trace Jean-Pierre Orban fait la lumière sur des épisodes étonnants de la vie de Pierre Mertens et pose des questions essentielles sur les limites éthiques de la littérature : jusqu'où peut-on aller quand on crée ? Quel impact la construction d'une œuvre et d'une vie a-t-elle sur le créateur lui-même, sur ses proches et ses personnages vivants ? Une enquête au bout de la littérature de notre temps...

Jean-Pierre Orban est écrivain (romans, nouvelles, théâtre, récits). Son roman Vera (Mercure de France) a remporté le prix du Premier roman 2014 et le prix du Livre européen 2015. Il a récemment publié au Mercure de France Toutes les îles et l'océan (roman). Il est chercheur associé à l'Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS - École normale supérieure), spécialisé en littérature francophone.

HARMONIA MUNDI *livre*

EAN 9782874496301
ISBN 978-2-87449-630-1
560 pages – 24 €

www.lesimpressionsnouvelles.com